

SESSION 2015

AGRÉGATION CONCOURS EXTERNE

Section : HISTOIRE

EXPLICATION DE TEXTES

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

Rappel de la question d'histoire ancienne inscrite au programme : « Le monde romain de 70 av. J.-C. à 73 ap. J.-C. »

César et Pompée au matin de Pharsale (48 av. J.-C.)

Pour le caractère, ils différaient l'un de l'autre en cela que le désir de Pompée était de n'être le second de personne alors que celui de César était d'être le premier de tous, et, tandis que l'un était soucieux d'être honoré par des gens consentants, obéi avec leur assentiment et aimé, l'autre ne se faisait pas scrupule de gouverner le peuple même contre son gré, de donner des ordres à des hommes qui le détestaient, et de s'attribuer les honneurs de sa propre autorité. Toutefois les actes par lesquels ils espéraient exécuter tout ce qu'ils désiraient, ils les accomplissaient l'un et l'autre de la même manière et par nécessité. En effet, il était impossible à qui que ce fût d'atteindre ces buts sans faire la guerre à ses concitoyens, sans mener des étrangers contre ses compatriotes, sans piller contre le droit des gens des sommes considérables, ni tuer, sans respect des lois, beaucoup même de ses très chers compagnons. De sorte que même s'ils différaient dans leurs désirs, en revanche ils se ressemblaient par les actes grâce auxquels ils espéraient les satisfaire. C'est pourquoi ils ne se cédèrent rien l'un à l'autre, tout en alléguant maintes justifications, et ils finirent par en venir aux mains.

Le combat fut considérable et sans précédent. En effet, les deux chefs avaient la réputation d'être les meilleurs pour toutes les choses de la guerre et étaient à l'évidence les plus estimés, non seulement parmi les Romains, mais même parmi tous les hommes qui vivaient à cette époque. Comme ils avaient été entraînés à ces disciplines dès l'enfance et qu'ils s'y étaient adonnés continuellement, comme ils avaient accompli des actes mémorables et qu'ils avaient bénéficié à la fois de leur grande valeur et de leur grande chance, ils étaient les plus dignes de commander et les plus dignes de vaincre. En ce qui concerne leurs forces, César avait la part la plus nombreuse et la plus authentique du contingent des citoyens, et les hommes les plus belliqueux du reste de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule tout entière et des îles qu'il avait conquises ; Pompée avait entraîné avec lui de nombreux membres du Sénat et de l'ordre équestre, et des troupes régulièrement enrôlées, et il avait rassemblé une grande masse d'hommes fournie par les sujets et les alliés, tant les peuples que les rois. En effet, à l'exception de Pharnace et d'Orodès (même lui, bien qu'il fût un ennemi depuis qu'il avait tué Crassus, Pompée avait essayé de se le concilier), tous ceux qui avaient un jour été tant soit peu liés à lui, lui donnèrent de l'argent et lui envoyèrent ou lui amenèrent des renforts. À vrai dire le Parthe lui avait promis d'être son allié s'il pouvait prendre la Syrie, mais, comme il ne

l'avait pas obtenue, il ne lui apporta pas son aide. Donc, si Pompée avait de loin l'avantage du nombre, César et les siens l'égalaien en force. Et ainsi, à partir d'avantages équivalents, ils s'engageaient dans un duel équilibré, avec des risques égaux.

Aussi, en raison de ces circonstances, de la cause et de l'enjeu de la guerre, eut lieu une des batailles les plus mémorables. En effet, la cité des Romains et tout son empire, aussi vaste et puissant qu'il était désormais, s'offrait à eux comme un trophée, car il était évident pour tout le monde qu'elle serait l'esclave de celui qui sortirait alors vainqueur. C'est pourquoi, quand ils considéraient cette perspective et qu'en outre ils se remémoraient leurs succès passés – Pompée l'Afrique, Sertorius, Mithridate, Tigrane et la mer, César ceux de Gaule, d'Espagne, du Rhin et de Bretagne – ils bouillonnaient de passion, conscients qu'ils remettaient en jeu ces acquis et désireux de s'approprier chacun la gloire de l'autre. Car de tous les biens des vaincus c'est surtout le renom qui devient la propriété des vainqueurs : en effet plus l'adversaire qu'on a abattu était grand et puissant, plus haut on s'élève soi-même.

Aussi firent-ils à leurs soldats de multiples exhortations, qui étaient, dans ces conditions, à peu près semblables de part et d'autre, disant tout ce qu'il convenait de dire dans ce type de circonstances, à propos à la fois de l'issue immédiate du péril et de l'avenir. En effet, dans la mesure où ils étaient issus du même régime politique, qu'ils parlaient des mêmes sujets, que chacun donnait à l'autre le nom de tyran et à soi-même celui de libérateur, ils n'avaient rien à dire qui les différenciât, mais seulement qu'il reviendrait aux uns de mourir et aux autres d'être sauvés, aux uns d'être prisonniers et aux autres d'être les maîtres, d'avoir tout ou d'être privé de tout, de subir ou de faire les actes les plus effroyables. Après donc avoir adressé aux citoyens de telles exhortations, et avoir en outre inspiré aux troupes des sujets et des alliés l'espoir d'un sort meilleur et la crainte d'un sort pire, ils jetèrent les uns contre les autres des gens liés entre eux par une communauté de race, d'habitation, de nourriture et d'alliances. Mais comment déplorer le sort des autres quand ces hommes mêmes qui avaient été tout cela l'un pour l'autre, qui, en outre, avaient eu mainte conversation secrète et avaient collaboré aux mêmes actions, qui avaient naguère été unis par des liens familiaux et avaient chéri le même enfant, l'un comme père, l'autre comme grand-père, ceux-là, malgré tout, se battaient. Tous les liens que la nature, en mêlant leur sang, avaient noués, ils les dissolvaient, les dissociaient, les déchiraient par leur insatiable appétit du pouvoir. Et à cause d'eux Rome était forcée de combattre à la fois pour elle-même et contre elle-même, de sorte que, même victorieuse, elle devait être vaincue.

Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLI, 54-57. Trad. Michèle Rosellini, « La Roue à Livres », Les Belles Lettres, Paris, 1996.